

Entrée en matière



© Mobra Films

Avec : Adrian Titieni, Maria Dragus, Lia Bugnar, Melina Manovici
Genre : fiction
Production : Roumanie, France, Belgique
Durée : 2 h 08 min
Distributeur : Le Pacte
Sortie : le 7 décembre 2016

Pour commencer

Né en 1968 à Iași (Roumanie), Cristian Mungiu est l'un des chefs de file de la nouvelle cinématographie roumaine, apparue à l'orée des années 2000. Diplômé en littérature anglaise, le jeune homme entame une brève carrière d'enseignant et de journaliste, avant de reprendre le chemin des études à l'école de théâtre et de cinéma de Bucarest. Il profite de cette période pour se former sur le terrain et débute comme assistant-réalisateur sur des tournages étrangers installés dans les studios de la capitale (*Capitaine Conan* de Bertrand Tavernier en 1996, mais aussi *Train de vie* de son compatriote Radu Mihaileanu deux ans plus tard).

Mungiu travaille dans la publicité, le temps de tourner quelques spots « alimentaires », puis réalise *Occident*, son premier long métrage en 2002, qui inaugure avec *Le Matos et la Thune* de Cristi Piu (2001), le renouveau du cinéma national. En 2007, il décroche la Palme d'or au Festival de Cannes avec *4 mois, 3 semaines, 2 jours*. À l'inverse d'*Occident*, ce deuxième opus ne passe pas inaperçu. Une polémique entoure l'attribution du Prix de l'Éducation nationale¹, qui n'obère pas cependant l'audace du réalisateur pour son sujet, ni les qualités plastiques de son film. Histoire d'un avortement clandestin dans la Roumanie communiste de Nicolae Ceausescu, *4 mois, 3 semaines, 2 jours* est une œuvre sobre, sombre et poignante, qui invite à la réflexion sur les notions d'éthique et de libre arbitre. Sa mise en scène dédramatisée opère la synthèse du style de la « Nouvelle Vague roumaine » et de son goût particulier pour le plan-séquence, le traitement dilaté de la narration et la forme hyperréaliste tendue comme un miroir à l'examen de conscience. L'attention du réalisateur se concentre déjà sur les pratiques illicites de son pays (alors sous régime autoritaire), où s'enracinent celles, contemporaines et non moins délictueuses, de *Baccalauréat*.

En 2009, Mungiu écrit et met en forme *Contes de l'âge d'or*, film à sketches réalisé par quatre cinéastes dans l'esprit de la comédie italienne. Chacune des histoires s'ancre dans la même époque finissante de la dictature – importante source d'inspiration (*12 h 08 à l'est de Bucarest* de Corneliu Porumboiu, 2006 ; *Autobiographie de Nicolae Ceausescu* d'Andrei Ujica, 2011) – et fait la démonstration de ce qu'un État despotique peut engendrer de monstrueux. En 2012, Mungiu quitte la période Ceausescu, mais aussi son approche radicale pour une autre plus consensuelle au service d'une histoire d'exorcisme raté dans un monastère du milieu des années 1990. De fait, *Au-delà des collines* ne rencontre pas le succès attendu, poussant le réalisateur à reconsidérer l'esthétique de son cinéma dans *Baccalauréat*.

Synopsis

Eliza, une brillante élève, s'apprête à passer son baccalauréat. Or, quelques jours avant la première épreuve, l'adolescente est agressée par un inconnu, hypothéquant ainsi ses chances de mention (TB), exigée pour devenir boursière et aller étudier en Angleterre. Romeo, son père chirurgien, met alors tout en œuvre pour « optimiser » les résultats...

1. Émilie Arlet, « *4 Mois, 3 semaines, 2 jours* entre dans les écoles », 26 juillet 2007. En ligne : www.liberation.fr, entrer « Cristian Mungiu » dans le moteur de recherche.

Fortune du film

À la différence de la jeune Eliza, Cristian Mungiu a passé l'examen de la compétition officielle du Festival de Cannes 2016 avec brio. Le cinéaste a en effet été reçu « avec mention » lors de la cérémonie de clôture où le jury lui a décerné le Prix de la mise en scène (ex aequo avec Olivier Assayas et son *Personal Shopper*).

Zoom

Baccalauréat explore l'âme et les entrailles de la société roumaine d'aujourd'hui. Et, en particulier, la capacité de trois de ses figures notables – un médecin, un politicien, un proviseur – à falsifier le réel pour l'adapter aux nécessités de leurs désirs. C'est donc à une plongée dans les eaux troubles de la moralité douteuse, du commerce de la fraude que Mungiu nous donne lieu d'assister. Sa mise en scène, et notamment le traitement de sa lumière, s'accorde parfaitement à l'enjeu de son propos. À morale « en demi-teinte », lumière glauque, improbable.

En extérieur ou en intérieur comme ici, les scènes de son film sont éclairées d'un jour sale, d'une lumière grise, approximative, incertaine, un peu diffuse, un peu malsaine, limitant la couleur à une gamme de tons dénués de franchise et de contrastes nets. Cette lumière anémiée inonde l'espace du mal qui ronge les esprits, qui affaiblit les résistances du corps à la corruption ; sa pâleur malade creuse les traits, traque l'anxiété, souligne l'expression des pensées sournoises.

La photographie du film est ainsi hantée du vil esprit de contrebande qui préside aux relations malhonnêtes. Elle porte en elle la laideur et la honte de la dissimulation. Reflet plastique d'une réalité dépourvue de clarté, elle abandonne le pourtour de son cadre à une semi-obscurité, comme refuge des angoisses et des lourdeurs de conscience qui pèsent sur le récit.

Dans cette partie de billard à trois bandes, les négociations s'effectuent longtemps sans la présence d'Eliza. Or, après que celle-ci a été affranchie par son père au cours d'un pénible entretien, la jeune fille affiche une réticence croissante. Heurtée par sa manière de traiter le problème, Eliza se désolidarise peu à peu des intrigues de son père. La disposition des trois personnages dans l'espace du cadre est ici emblématique de cette divergence de points de vue entre Romeo et la fille, mais aussi du conflit d'influences qui lie les adultes entre eux. Les deux hommes – Romeo, de dos, et le policier qui lui sert de premier relais dans sa combine – se jaugent, s'entendent, se comprennent. Ils ont en commun la même vision pragmatique du pouvoir et la même volonté opportuniste d'en faire usage. Ayant grandi sous le régime autoritaire du « génie des Carpates » (1965-1989), les pères de *Baccalauréat* partagent les mêmes souvenirs, les mêmes désillusions et les mêmes velléités revanchardes pour un présent rétif à leurs exigences.



© Mobra Films

En revanche, la nouvelle génération incarnée par Eliza (et son petit ami) ne semble guère désireuse d'entrer dans le cercle vicieux des connivences et du marchandage des privilèges illicites pour parvenir. Le regard absent de l'adolescente apparaît comme la ligne de démarcation de ces ententes secrètes d'un autre âge. Son visage fermé constitue l'annonce de son refus et l'appel à considérer gravement l'esprit et la morale du pays en vue de les restaurer.

Carnet de création

« Nous faisons des films pour raconter des histoires, explique Cristian Mungiu, pour chercher un monde meilleur autour de nous. Mais il y a beaucoup d'histoires à raconter. En tant que réalisateur, vous devez vous demander : pourquoi avez-vous choisi cette histoire en particulier ? Espérons que c'est parce qu'à un moment de votre vie, c'était ce qui vous semblait le plus important. Et vous étiez déterminé à la raconter aux autres, parce que vous pensiez que cela leur parlerait de choses qui ont vraiment de l'importance². »

Et l'important pour le cinéaste roumain, à l'heure de l'écriture du scénario de *Baccalauréat*, est la crise de moralité dans laquelle est plongée la société contemporaine de son pays. Pour cela, il choisit le genre de la satire et entreprend de questionner les motifs qui conduisent à cette faillite des valeurs. Son récit adopte le point de vue du protagoniste masculin, Romeo Aldea, qui, chargé de la mécanique du drame, s'enfoncé progressivement dans le cloaque de sa propre forfaiture.

« Parce que, maintenant, il existe une complicité entre vous et ceux qui ont été témoins de vos actions, ceux qui vous ont assisté, renchérit le réalisateur en parlant de son héros. Ils connaissent votre secret, ils connaissent quelque chose que vous cachez à partir de maintenant, peut-être pour toujours – et cette complicité vous rend prisonnier d'une toile de liens, d'accords, de réciprocité, de culpabilité, de mensonges, une toile que vous devrez continuer à tisser une fois que vous avez commencé. Il est impossible de la dévoiler et il n'y a pas de retour en arrière possible – cela devient une seconde nature, une partie de votre vie³. »

Avant et pendant le tournage, Mungiu approfondit la psychologie des personnages avec ses comédiens. Et notamment avec la jeune actrice Maria Dragus, découverte dans *Le Ruban blanc* de Michael Haneke en 2009. « On a fait beaucoup de prises, chacune était différente, raconte celle-ci. On était toujours dans un dialogue, on parlait énormément de nos personnages. Sur le plateau de tournage, on en parlait encore et encore, on rajoutait des couches successives qui se superposaient au personnage. C'était très enrichissant⁴. »

Le scénario de *Baccalauréat* est très écrit, annoté, bourré d'indications de mise en scène : mouvements d'appareil, circulation des comédiens, angles de prise de vue, rythme des dialogues, etc. Les plans-séquences sont étudiés avec soin et en amont du tournage. Et de nombreuses répétitions sont organisées avec les acteurs. « On a beaucoup répété pendant une semaine avant le tournage, se souvient encore la comédienne, sur les lieux mêmes, avec tous les acteurs présents. Sur le plateau, il [Mungiu] travaille vraiment sur des petites choses, sur les mots⁵. »

2. In Dossier de presse du film.

3. *Ibid.*

4. Thomas Destouches, « Cannes 2016 – *Baccalauréat* : Maria Dragus était "très nerveuse" à l'idée de travailler avec Cristian Mungiu », 21 mai 2016. En ligne : www.allocine.fr, entrer le titre de l'article dans le moteur de recherche.

5. *Ibid.*

Parti pris

« Cristian Mungiu filme l'apprentissage de la corruption par un honnête homme et la foudroyante contagion de ce mal que d'aucuns estiment nécessaire. En quelques jours, tout l'entourage du bon docteur est contaminé. De même qu'il parvenait dans *4 mois, 3 semaines, 2 jours* à donner une idée très précise de l'état de la société roumaine à la veille de la chute de Ceausescu, le réalisateur excelle ici dans la mise en évidence des mécanismes de la compromission et de leur emprise sur toutes les entreprises humaines. »

Thomas Sotinel, *Le Monde*, 20 mai 2016.

Matière à débat

Actions souterraines, menaces extérieures

Première image du film : des pelletées de terre jaillissent régulièrement d'un trou profond situé en plein milieu d'un quartier d'immeubles désolés. La position de la caméra et la fixité du plan ne permettent de voir ni le corps, ni le visage de l'individu au travail.

Posée comme une énigme, l'ouverture de *Baccalauréat* annonce son principe dramaturgique, qui consiste à explorer les manœuvres souterraines d'un groupe d'hommes qui œuvrent pour leur propre compte. Sa placidité apparaît comme la profession de foi d'un cinéaste qui se tient toujours à distance de son sujet et s'interdit de prescrire ou de juger.

Par ailleurs, ce plan liminaire et métaphorique amorce une question dont le point d'interrogation se trouve posé dans la scène suivante où Romeo, le personnage principal du film, qui habite non loin de la mystérieuse excavation, voit une pierre (lancée de l'extérieur) briser une de ses vitres et atterrir au milieu de son salon. Dehors, personne. Le trou est déserté. Accident? Malveillance? Qui? Pourquoi? Et ce trou : entreprise « légale » de construction ou, au contraire, geste destructeur? Partant de situations toujours ancrées dans le réel comme celle-ci, le film de Mungiu sème les obstacles sur la route de son héros comme autant de questions adressées à sa conscience. Et le pourtour invisible du film – le hors-champ (surnois ici) des images – concentre une part importante du danger qui nourrit la paranoïa du héros et le climat anxieux de la narration.

Pluie de pierres

Un péril, une menace sourde pèsent d'emblée sur le récit de *Baccalauréat*, comme sur la vie de Romeo qui ne redoute rien tant qu'un hasard ne vienne saper ses efforts destinés à offrir à sa fille unique un avenir meilleur que son propre présent. Homme « du retour », Romeo est un être aujourd'hui désillusionné. Après avoir fui le régime de Ceausescu, il est revenu chez lui avec sa femme Magda, en 1991, dans l'espoir d'y fonder les bases d'une nouvelle ère. Comme tous ceux de sa génération, le chirurgien pensait alors pouvoir réparer le grand corps brisé de son pays par les longues années de dictature communiste. Or, quelque vingt-cinq ans plus tard, l'homme tire un triste bilan. « Rien n'a changé », soupire-t-il. Le renouveau demeure hors d'atteinte. Romeo veut obtenir réparation (sociale, psychologique, professionnelle...).

Pour cela, il (se) dépense sans compter. Avec un acharnement aveugle, il reporte sur sa fille tous ses rêves déçus en l'incitant à effectuer le voyage inverse, c'est-à-dire à quitter la Roumanie où, selon lui, on ne peut réussir sans se corrompre.



© Mobra Films

Cependant, cet homme, prompt aux âpres regrets et à l'amère critique, se montre également sensible à la tricherie dès lors que ses intérêts sont en jeu. « Il serait peu probable, présume d'ailleurs le réalisateur, que Romeo Aldea puisse approcher de la cinquantaine sans avoir jamais fait de compromis⁶. »

L'histoire initiale du caillou apparaît comme une première pierre dans son jardin (il y en aura une autre qui brisera une de ses vitres de voiture, elle-même suivie d'un acte de vandalisme sur ses essuie-glaces). Cette pierre est un des scrupules (du latin *scrupulus*, « petite pierre pointue [dans la sandale] ») qui pèsent sur sa conscience de bon père de famille qui, après avoir déposé sa fille au lycée, se rend directement chez sa vieille maîtresse.

Une dernière « pierre » enrayera bientôt la « machine », bien rôdée et placée sous son contrôle doucement tyrannique, qui doit conduire Eliza vers le succès (on peut aisément supposer que Romeo a lui-même guidé le choix des universités anglaises, dont celle de Cambridge, où a été retenue Eliza). Agressée, blessée à la main (droite) et traumatisée, la lycéenne n'est plus guère en mesure de composer. Fin de partie pour Romeo ?

Mauvaise transmission

Cet élément déclencheur place dès lors le drame sur la triple voie du polar, du drame familial et de la critique sociale. Romeo, le catalyseur, l'élément central du film, en assure l'unité et, à travers l'énergie qu'il déploie, offre trois lignes de lecture du même égoïsme. Mû par des intérêts (quasi charnels), il noue les fils de la narration, établit les connexions entre les personnages et assure lui-même le rétablissement du contact en cas de « défection » (voir sa deuxième visite au domicile du proviseur). La caméra enregistre un à un les déplacements du personnage qui tisse un véritable réseau d'entraides illégales, sorte de chaîne humaine qu'il s'aliène et dont chacun constitue un maillon nécessaire. Ainsi, tout débute par un service requis auprès du policier chargé de l'enquête de l'agression d'Eliza, qui lui-même en demande un autre en retour : faire remonter d'une pile de dossiers médicaux celui d'un « ami » député, lequel se charge à son tour de « renvoyer l'ascenseur » à Romeo en informant le proviseur du centre d'examen (qui lui est évidemment redevable) de « soigner » les copies d'Eliza...

Romeo est un truqueur convaincu, qui ne balance guère pour savoir si ses actes sont en accord avec ses principes moraux, si ses compromissions sont en conformité avec la loi. Cet homme de probité affichée s'estime injustement frappé par le sort (lequel n'a pas de visage, à l'image de l'homme du trou du début du film, ou de l'agresseur d'Eliza). Sa casuistique lui permet de bon droit d'en rectifier les erreurs sans entamer sa moralité. Or, pour assurer le bon fonctionnement de cette stratégie (circulaire), il lui faut non seulement mettre sa fille dans la confiance, mais il doit aussi la compromettre et exiger d'elle de jouer un rôle en marquant

6. In Dossier de presse du film.

ses propres copies d'un signe distinctif. Peu importe la méthode, seul le résultat compte, lui confie-t-il en substance après dix-huit années de bonne éducation. L'adolescente ébaubie s'effondre peu à peu et s'éloigne de son père qui, rattrapé par une affaire annexe de corruption liée au député, se voit menacé de tout perdre définitivement (y compris son épouse, qui décide, dans l'intervalle, de le quitter).

Baccalauréat ne dresse pas seulement le tableau de la veulerie ordinaire, des petits compromis avec la loi, des discrets arrangements moraux, il s'intéresse également à la relation d'un père et de sa fille, où celui-ci confond ses intérêts avec le bonheur de celle-là. Son amour pour elle est sincère, mais bientôt aveugle, oppressif, corrupteur. Pour parvenir à ses fins, Romeo use de son autorité paternelle ; il manipule la confiance d'Eliza et prétend tout contrôler (y compris son petit ami) en faisant de celle-ci l'outil de sa revanche. L'adolescente s'émancipe ainsi dans la douleur de la déception d'un père foulant au pied les valeurs qu'il lui a inculquées et en quoi son jeune âge la pousse légitimement à croire. En voulant résoudre une crise, le père faussaire a fait naître un vrai conflit, précipitant la rupture avec sa fille soudainement désenchantée.



Envoi

Monsieur Smith au Sénat (1939) de Frank Capra. Désigné sénateur en raison même de sa candeur, Jefferson Smith découvre les malversations dont se rendent coupables les politiciens du Congrès américain. « L'homme pur », porté par son courage et ses idéaux, se dresse alors contre la corruption et l'emporte. Une leçon d'éthique à l'opposé des combines et démissions morales de *Baccalauréat*.